

***Cahiers George Sand*, n° 41, 2019**

**Dossier « George Sand et la pensée du mal »,
coordonné par Damien Zanone**

Damien ZANONE : Introduction

Romira WORVILL (Université d'Acadie) : « Leibniz et la pensée du mal dans *Histoire de ma vie* de George Sand »

Marianne LORENZI (Université Paris-Sorbonne) : « Mal et châtiment du mal chez George Sand : l'exemple de *L'Uscoque* »

Ningfei DUAN (Université de Clermont-Auvergne) : « Orphée ou Satan ? Les musiciennes face au mal dans l'œuvre de George Sand »

Amélie CALDERONE (Université Lyon 2) : « Le *Dalès* de George Sand : penser le Mal par le drame »

Hélène CHARDERON (Université de Limerick) : « Le mal, ou l'ombre de l'ignorance : *Les Contes d'une grand-mère*, manifeste d'éducation de George Sand »

Monia KALLEL (Université de Tunis) : « Sand épistolière ou l'épreuve du démon : les mots et les maux »

George Sand et la pensée du mal

Dans un passage d'*Histoire de ma vie* donné comme une « manière de préface à une nouvelle phase de [son] récit » (au début du chapitre 13 de la Quatrième partie, quand Sand aborde l'évocation de sa vie parisienne et bientôt littéraire), l'autobiographe explique sa décision de parler « peu ou point » des personnes avec qui ses relations ont été houleuses et suivies de brouilles. Et elle déclare :

j'ai vu la perversité naître et grandir d'heure en heure ; je la connais, je l'ai observée, et je ne l'ai même pas prise pour type, en général, dans mes romans. On a critiqué en moi cette bénignité d'imagination. Si c'est une infirmité du cerveau, on peut bien croire qu'elle est dans mon cœur aussi et que je ne sais pas vouloir constater le laid dans la vie réelle. Voilà pourquoi je ne le montrerai pas dans une histoire véritable¹.

Comme souvent pour explorer des problèmes moraux, Sand avance ici ses idées au travers de formulations complexes, casuistiques presque, et prend le risque de se faire peu limpide. Faut-il comprendre, dans ces lignes, qu'elle a vu et connu la perversité ou qu'elle est incapable de la constater ? Ou encore qu'elle l'a observée sans vouloir l'enregistrer dans ses écrits, par refus de la mettre en valeur ? Les parts respectives de l'incapacité et du refus sont difficiles à démêler et Sand ne s'oppose guère au grief qui lui aurait été fait d'une « bénignité d'imagination ». La lecture des fictions qu'elle a publiées permet-elle de surmonter cette incertitude ou oblige-t-elle à composer avec ? Comment recevoir une littérature profondément animée par l'enjeu moral et qui pourtant éviterait la représentation du mal au point de sembler l'ignorer ? Ces questions, entêtantes pour qui lit Sand avec constance et insistance, peuvent se résumer ainsi : y a-t-il une pensée du mal chez Sand ? Le soupçon peut exister que la réponse est non, qu'une telle pensée fait défaut à celle qui termine tant de romans par des scènes de réconciliation et qui volontiers, dès qu'elle évoque directement la question, préfère dire ne pas faire son métier de montrer le mal. Ainsi fait-elle à propos du théâtre, dans la préface de *Maître Favilla* (en 1855, la même année qu'*Histoire de ma vie*) :

Oui, certainement, le mal est un fruit très amer que l'on ne cueille pas sans beaucoup de peine : aussi faut-il beaucoup de science pour l'expliquer et beaucoup d'art pour le peindre. J'avoue que cet art me manque et que ma paresse ne le cherche pas beaucoup².

On peut entendre de la même façon le discours réitéré de l'autrice à propos de ses romans, quand elle déclare chercher à peindre, dans ceux-ci, le monde tel qu'il devrait être plutôt que tel qu'il est (elle le répète dans la préface du *Compagnon du Tour de France* et dans *Histoire de ma vie*³, deux textes à peu près contemporains). Dès l'époque de ses premiers romans, elle écrivait pour les gloser, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* en 1834 : « l'auteur s'est depuis longtemps résolu à ne jamais peindre que les spectacles qui ont éveillé ses sympathies⁴. »

Celle qui dit le rôle marquant de la lecture de Leibniz dans sa formation intellectuelle, et de *La Théodicée* particulièrement (dans *Histoire de ma vie*, IV, 4), serait-elle devenue un nouveau

¹ G. Sand, *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, éd. G. Lubin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1970-1971, 2 vol., vol. II, p. 111-112.

² G. Sand, *Théâtre*, Paris, Indigo et Côté-femmes éditions, 1996-2007, 13 vol., vol. VI, p. 11 ; cité par Olivier Bara, *Le Sanctuaire des illusions. George Sand et le théâtre*, Paris, PUPS, 2010, p. 323.

³ G. Sand, *Le Compagnon du Tour de France*, éd. J.-L. Cabanès, Paris, Le Livre de Poche, 2004, p. 36 ; *Histoire de ma vie, op. cit.*, vol. II, p. 161. Voir à ce sujet Damien Zanone, « Idéalisme/Réalisme », *Dictionnaire George Sand*, dir. S. Bernard-Griffiths et P. Auraix-Jonchière, Paris, Honoré Champion, « Dictionnaires & Références », 2015, 2 vol., vol. I, p. 543-551.

⁴ G. Sand, « À propos de *Valentine* et de *Lélia* », dans *Préfaces de George Sand*, éd. Anna Szabó, Debrecen, Studia Romanica de Debrecen, 1997, 2 vol., vol. I, p. 39-45, p. 44.

Pangloss ? Sa sympathie pour les jésuites (*ibid.*) est-elle un frein qui, à force de l'engager à nuancer, la retient d'envisager des figures de méchants ? Est-ce parce qu'elle ne voit personne à y mettre qu'elle refuse l'Enfer, reprochant à l'Église catholique le dogme qui « nous commande de croire à l'existence du diable et aux peines éternelles de l'enfer » (affirmation de la préface à *Mademoiselle La Quintinie*⁵ qui ulcéra Baudelaire⁶) ?

La possibilité même de traiter du mal dans le cadre de la fiction, telle que Sand conçoit celle-ci, demande à être examinée et c'est ce que le présent dossier se propose de faire. Les personnages nocifs sont certes nombreux dans les romans de Sand, et cela dès les premiers d'entre eux (Raymon de Ramière dans *Indiana*, la mère et le mari de l'héroïne dans *Valentine*), mais ils ne font pas souvent l'objet d'une caractérisation poussée. Les méchants montrés par Sand ne sont-ils que des créatures de mélodrame, conventionnelles dans leur malfaisance, ou sont-ils plus originaux et disent-ils plus ? Que dire, par exemple – pour rappeler quelques exemples de personnages marquants, même si secondaires – de l'« affreux Mayer » de *Consuelo* (recruteur pour les armées puis directeur de prison), des féodaux usurpateurs et féroces du *Piccinino* ou de *L'Homme de neige*, de d'Alvimar, l'hidalgo au « cœur enfiélu » au point de désirer la mort d'un enfant, qui tourmente l'arcadie que serait sans lui *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* ? Ces apparitions sont incontestables et éclatantes. Pour autant, les fictions de Sand semblent généralement traiter le mal comme un faire valoir du bien, dans le cadre d'affrontements dont l'issue est tracée d'avance dans des romans et des pièces apparemment plus soucieux d'établir et de conforter des valeurs que de les inquiéter.

Mais est-ce aussi simple que cela ? Et qu'en est-il en dehors des fictions ? « J'ai vu la perversité », nous dit George Sand. Ses écrits sur elle-même, sur ses proches ou sur la marche du monde, qu'ils soient publiés ou adressés à ses amis, en portent-ils témoignage ou cèdent-ils, eux aussi, à la poétique de la théodicée ? En ce dernier cas, si Sand est à ce point « bonne dame », peut-on penser ce rôle – supposément le sien dans les années du Second Empire à Nohant – comme un remède contre le mal trop pressant ? Nul doute que la « bénignité » supposée de la « bonne dame » ne soit un leurre : tant de pages employées à raconter des histoires, à faire des histoires, ont pu se donner pour but d'apercevoir l'idéal, de le rechercher et de le formuler⁷, mais cette aventure d'écriture a forcément dû, pour cela, errer dans l'exploration de son envers et constater ce qui empêche, le plus souvent et peut-être toujours, de reconnaître l'idéal dans le monde tel qu'il est. Qui se préoccupe d'atteindre l'idéal s'oblige en effet à examiner de ce qui le met hors de portée. George Sand en a une conscience aiguë et *Histoire de ma vie* est certainement celui de ses ouvrages qui, parce qu'il est rédigé au mitan de sa carrière et qu'il est par principe réflexif, l'énonce le plus clairement. Occupée de plus en plus, alors que le récit approche de son terme, à évoquer le monde tel qu'il est autour d'elle, la narratrice s'y heurte, dans le chapitre 2 de la Cinquième partie, au « problème du malheur général⁸ » qui prend l'aspect, dans « le règne de la matière⁹ », de la misère irréductible et apparemment infinie. Le constat est sans appel et résonne d'autant plus fort dans un écrit supposé faire, en tant qu'autobiographie, la part de ce que l'individu préserve des autres : « le mal général empoisonne et flétrit le bonheur personnel¹⁰ ». Dans ces conditions, « que faire, nous autres individus de bonne intention ? Nous abstenir ou nous immoler¹¹ ? » La réponse de celle qui écrit encore et toujours des histoires, advenues et inventées, c'est de montrer à travers

⁵ G. Sand, Préface de *Mademoiselle La Quintinie*, *Préfaces de George Sand*, *op. cit.*, vol. I, p. 262.

⁶ Ch. Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, éd. André Guyaux, Paris, Gallimard, « Folio », 1986, p. 99-100.

⁷ C'est ce qu'a voulu montrer l'ouvrage collectif *George Sand et l'idéal. Une recherche en écriture*, dir. Damien Zanone, Paris, Éditions Honoré Champion, « Littérature et genre », 2017.

⁸ G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, vol. II, p. 402.

⁹ *Ibid.*, vol. II, p. 404.

¹⁰ *Ibid.*, vol. II, p. 409.

¹¹ *Ibid.*, vol. II, p. 398.

elles « l'action du bien et du mal dans l'humanité [...], cet éternel combat¹² » ; c'est donc de tenir le combat pour ouvert encore et de le reprendre à chaque livre pour une nouvelle bataille.

C'est à suivre quelques épisodes marquants de ce combat que se consacre le dossier « George Sand et la pensée du mal ». Il appréhende ainsi à nouveaux frais la part d'ombre que porte la littérature de Sand, dans une perspective qui diffère de celle explorée dans un dossier précédent des *Cahiers George Sand*, consacré à « la violence de l'Histoire » (coordonné par Catherine Mariette dans le n° 37 de la revue, en 2015). Les six articles réunis ici le font chacun sur des corpus distincts de l'œuvre sandien en interrogeant des aspects spécifiques à ceux-ci. La leçon leibnizienne, telle que retenue et exposée dans *Histoire de ma vie*, est analysée par Romira Worvill dans un article qui déploie dans ses différents aspects, métaphysiques et moraux, le rapport passionné que Sand a noué avec le penseur de *La Théodicée*. L'étude que Marianne Lorenzi consacre à *L'Uscoque* signale ce roman comme exemplaire d'un moment particulièrement sombre dans la carrière d'imagination de l'écrivaine, dans la seconde moitié des années 1830, où la reprise de motifs byroniens débouche sur une confrontation directe avec la figure du mal, contemplée comme un objet fantastique qui corrompt celles et ceux qui l'approchent, quand bien même c'est pour la châtier. Le combat contre le mal au risque de la corruption est précisément ce que décrit Ningfei Duan dans un article dont la réflexion se construit sur les cas de trois personnages de musiciennes, les héroïnes de *Consuelo*, des *Maîtres sonneurs* et des *Sept Cordes de la lyre* : ce combat, où la musique est mobilisée à des fins supérieures, prend des allures mythologiques et son analyse mérite d'être éclairée du souvenir de la figure d'Orphée. Un tel surplomb pour parler du mal – du Mal – est également observable dans *Le Dalès*, pièce de Sand que nous fait découvrir Amélie Calderone, jouée à Nohant en 1857 mais restée inédite depuis, en attendant sa publication prochaine dans le cadre des *Œuvres complètes* que dirige Béatrice Didier ; l'intrigue du *Dalès*, qui montre les ravages opérés par un individu maléfique dans la famille bourgeoise où il s'est fait recevoir, permet d'apprécier le genre nommé « drame fantastique » par Sand comme une tentative acharnée d'affronter et d'épuiser la question du mal – du Mal. La lecture des *Contes d'une grand-mère* que donne Hélène Charderon permet de dégager le caractère composite du mal dans la pensée de Sand – ignorance, vice, égoïsme – et de mettre en évidence que le discours éducatif construit dans cette œuvre se trouve directement articulé à une lutte contre ces maux. La traversée au long cours de la *Correspondance* proposée par Monia Kallel invite de comprendre les stratégies d'évitement du mal mises en place par George Sand comme la manifestation d'un choix esthétique et éthique qui s'est progressivement construit ; dans cette expérience fondamentale de l'existence, la défiance vis-à-vis du langage, suspect de corruption comme le monde social, a sa part, mais aussi l'idée que le jeu de l'écriture est capable de la surmonter.

Réunir six contributions ne peut certainement pas prétendre cartographier dans son entier la question du mal chez George Sand. Les bases ici jetées pourront cependant, on l'espère, stimuler d'autres travaux, tant est vaste à explorer le champ de la pensée morale mise en œuvre dans sa littérature.

Damien ZANONE
Université catholique de Louvain

¹² *Loc. cit.*